

Sulitzer

MONSTRE SACRÉ



L'homme aux 60 millions de livres
se raconte sans tabou

éditions du
ROCHER

DOCUMENT

MONSTRE SACRÉ

PAUL-LOUP SULITZER

MONSTRE SACRÉ

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE II

LE PLUS JEUNE PDG DE FRANCE

Très jeune, je me lance dans les affaires. Je ne veux pas faire d'études. Je n'ai rien contre les études, mais je me dis que François Pinault, l'un des hommes le plus riche de France, a quitté l'école à 16 ans. Études et réussite ne sont pas pour moi synonymes. Je me méfie des technocrates. Avec leurs énormes têtes diplômées et leurs grandes idées sur l'économie, ils ont réussi à rendre les prix exorbitants partout en Europe. Ils ont ruiné des pays entiers comme la Grèce, l'Irlande ou Chypre en leur enlevant la maîtrise de leur monnaie. Ils les ont appauvris à coups de planche à billets.

À 16 ans, je commence à travailler pour le cinéma avec Laurent Grousset, le neveu du cinéaste Jean-Pierre Melville. Je suis embauché avec le titre très gratifiant d'assistant metteur en scène. En vérité, mes tâches consistent surtout à servir des boissons à l'équipe et à trouver des objets introuvables, comme de vieilles voitures ou des accessoires improbables. C'est loin d'être un véritable travail de mise en scène ! Mais je le fais honnêtement, de bon cœur, comme tout ce que j'ai fait dans ma vie. De plus, c'est un job amusant, excitant, qui me permet davantage d'épater les filles qu'autre chose.

Puis je deviens responsable de travaux dans une entreprise de nettoyage, la Tefid, à La Celle-Saint-Cloud. C'est mon deuxième job ! Le chef est d'origine roumaine, il s'appelle M. Walter. Dès six heures du matin, je me mets au travail à la tête de mon équipe. Mon autorité, je ne l'impose pas en criant à tout va. Je l'établis par l'exemple. J'ai toujours été respecté par les

employés, sans jamais avoir à les menacer.

Par la suite, quand je suis devenu célèbre, on m'a décrit comme un capitaliste acharné et sans cœur. Il est vrai, je crois en l'économie de marché, je pense qu'on n'a jamais inventé de meilleur système. Mais lorsque je vois les pratiques du monde du travail aujourd'hui, le chantage permanent au licenciement qui prévaut parfois dans les entreprises, je suis choqué par cette violence. Le management par la peur, ça n'a jamais été ma méthode.

Le moment est venu de la vraie aventure, celle qui va me propulser dans le monde de l'entreprise. Une idée toute bête a germé dans mon cerveau en ébullition. Une idée toute bête, mais à laquelle personne n'avait pensé et qui va faire de moi un homme riche à l'âge où les autres se cherchent encore : je me lance dans la vente des porte-clés !

On imagine mal aujourd'hui la folie que j'ai provoquée sur le marché en ces temps d'entrée timide dans les Trente Glorieuses ! Le Français de l'époque, avec ses modestes moyens, est très collectionneur. Le porte-clés permet de multiplier les thèmes de ses collections : voitures, motos, papes, rois, drapeaux, armoiries, que sais-je ! J'ai découvert un nouveau marché. Je fais un peu de communication. Et, je crée le premier club de collectionneurs.

Je suis très fier de mes porte-clés. Ceux que je préfère représentent des papes : Pie XII, Paul VI, Jean XXIII, ... pour ne citer que les derniers. Les automobilistes les adorent. Leur clé de voiture, parée de la sainte figure de Pie XII, est une sorte de porte-bonheur, un saint Christophe relooké. Le plus marrant,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je me lance dans l'écriture pratiquement du jour au lendemain. Je me jette dans la littérature comme on se jette à l'eau. En quelques années, je deviens un écrivain mondialement célèbre. Les succès se succèdent de façon spectaculaire. *Money, Cash, Fortune* et *Le Roi Vert* connaissent des chiffres de vente inégalés et sont connus dans la plupart des pays occidentaux.

Comment un jeune homme d'affaires autodidacte a-t-il réussi pareil exploit ? C'est une question qu'on me pose souvent. Avant d'être sacré écrivain par les lecteurs, j'ai été considéré comme l'électron libre de l'édition française, l'homme jailli de nulle part qui réussit à s'imposer dans le monde très fermé de la littérature.

Mes livres parlent d'argent : rien qu'à lire leur titre, on le sait. J'ai introduit l'argent en littérature. C'est une des raisons pour lesquelles mes débuts dans le métier d'écrivain ont été si remarquables. En effet, le thème que j'aborde est profondément nouveau, à la fois dans le roman et dans le discours en général.

À l'heure de la crise financière, des milliards croqués par des traders inconscients, il semble que l'argent – l'abondance comme le manque – soit omniprésent dans notre vie et nos conversations. Mais cela n'a pas toujours été le cas. Revenons une trentaine d'années en arrière, au moment où j'ai commencé à écrire. Jusqu'à l'élection de François Mitterrand en 1981, l'argent est un sujet tabou. Et moi, j'arrive, je lance un pavé dans la mare, je le place au centre de mes romans. Et ils se

vendent à des millions d'exemplaires.

À l'époque, ils étaient nombreux, ceux qui pensaient que l'argent, la richesse et le profit allaient être balayés par l'Histoire. Les uns s'en réjouissaient pour des raisons idéologiques, les autres s'en désolaient car ils voyaient venir la fin de la douceur de vivre. Avec l'élection de Mitterrand, la plupart des riches ont pensé que les grandes fortunes n'avaient plus aucun avenir en France et que l'argent devrait se cacher définitivement. Ils imaginaient que la gauche taxerait revenus et patrimoines à 90 %, ce qui ferait fuir les capitaux en Suisse. Ils préparaient leur exfiltration et cherchaient à se faire discrets. Mais cela ne s'est pas passé ainsi. J'ai eu l'intuition que les années Mitterrand seraient les années fric. Et l'avenir m'a donné raison. Les rêveries des communistes allaient être définitivement balayées par l'expérience du pouvoir. Avec la gauche à l'Élysée, l'économie de marché serait renforcée. On allait s'enrichir sans crainte et sans honte. Dans ce contexte, il fallait qu'un écrivain mette l'argent et la richesse en scène. J'ai choisi de le faire avant tout le monde.

La suite appartient à l'Histoire.

En 1980 commence la génération Sulitzer. Mes livres sont à l'image de ma vie d'homme d'affaires. Ils sont un hymne au talent, au travail, à la débrouillardise, à l'aventure, et à la réussite sociale qui reste à inventer.

Aucune entreprise n'est une œuvre de charité. Il n'y a pas de création de richesse sans profit. Le profit est le moteur de l'entreprise. Ce n'est ni bien ni mal, c'est un fait, une réalité. Dès la parution de mon premier livre, *Money*, je décortique cette

réalité avec une précision scientifique, comme on démonte un moteur pour en expliquer le fonctionnement. Quand je décris le monde du gadget, le monde de l'immobilier, le monde des banques, c'est mon histoire que je raconte. Je sais, j'ai compris comment tout cela fonctionne. Je parle en connaissance de cause. J'affirme sans forfanterie que dans un siècle, mon témoignage restera une bonne illustration de ce qui s'est passé en Occident au moment où il a basculé dans le troisième millénaire et dans la globalisation.

Mes lecteurs apprécient la précision et l'exactitude de mes descriptions. Tous les jours, je reçois des témoignages de gens qui me disent avoir compris l'économie et ses mystères grâce à mes livres. Je suis l'un des premiers à avoir prédit la grave crise économique qui nous frappe aujourd'hui. Un écrivain traditionnel, quel que soit son talent, n'est pas capable de faire le tableau de l'économie mondialisée. Ma carrière atypique, qui débute dans les affaires avant de s'épanouir dans la littérature, m'a donné une capacité d'analyse particulièrement performante.

Les « années fric », je les ai vues venir alors que les patrons français songeaient à s'exiler en Amérique. Nous vivons dans un monde économique multipolaire et dans l'économie virtuelle. Pour les comprendre, il suffit d'ouvrir quelques-uns de mes romans. Les articles embrumés par l'idéologie que nous retrouvons dans la presse économique ne sont d'aucun secours pour qui veut voir clair dans ce magma complexe.

Je suis spectateur de mon époque. Je promène partout mon regard acéré, dans tous les milieux sociaux, sur tous les continents, sur tous les fronts. J'observe des phénomènes extraordinaires que le commun des mortels ne voit pas. À force

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

gagner de l'argent pour vivre heureux et tout l'effort et le meilleur d'une vie se concentrent pour le gain de cet argent. Le bonheur est oublié, le moyen pris pour la fin », prétendait l'auteur de *L'Étranger*. On en était là lorsque j'ai commencé à écrire. Ces idées étaient partagées par la plus grande partie de la population. Avec mes livres, c'était un peu comme si j'avais tagué les murs de Saint-Germain-des-Prés avec des formules provocatrices.

À l'orée des Trente Glorieuses, alors que l'Occident entamait une croissance exponentielle, l'omerta a commencé à se fendiller. On s'aperçut enfin que l'aventure moderne n'était pas dans les discours philosophiques fumeux. On avait enfin le droit d'être un entrepreneur et même d'en parler dans les livres. Mais personne n'avait vraiment pris le risque d'exercer ce droit. Il n'était plus honteux d'avoir des idées sur le plan économique et de faire fructifier ses richesses. Qui oserait le dire ? Qui oserait l'écrire ?

Je me suis dévoué

CHAPITRE IV

L'INVENTION DU WESTERN FINANCIER

Le *western financier* est un genre nouveau, mais ce n'est pas moi qui ai inventé cette formule. Un jour, j'ai dit à la télévision : « *Dans mes livres, ce ne sont plus les balles qui tuent les gens, c'est l'argent, la finance, le pouvoir. Un type qui ferme une usine fait plus de mal qu'un cowboy qui entre dans un ranch avec un pistolet.* » En écoutant mes déclarations, l'éditeur, malin, a inventé l'expression « western financier », qui a ensuite été reprise par la presse et le grand public. Je suis devenu pour l'éternité l'inventeur du western financier, comme William Boeing a été l'inventeur de l'avion de ligne et Jacques-Yves Cousteau l'inventeur du scaphandre autonome.

À l'époque, il existait une génération de petits entrepreneurs qui voulaient devenir grands. L'informatique envahissait le monde, Bill Gates et Steve Jobs étaient des jeunes gens ambitieux bourrés de talent. C'était une génération intelligente, révolutionnaire, au sens technique et économique, et cela me passionnait. Contrairement aux ragots circulant autour de moi, je n'étais pas un spéculateur caché dans une banque. Comme Bill Gates et Steve Jobs, j'étais un homme de terrain, un voyageur, un entrepreneur, un inventeur, un découvreur.

En 1979, une journaliste de *Paris Match* appelée Agathe Godard avait publié, avec François Pédrón, un livre intitulé *L'Argent fait le bonheur*, un titre amusant et provocateur. Ce livre évoquait douze réussites spectaculaires, dont la mienne. Les auteurs racontaient dans le détail mon ascension fulgurante de jeune homme d'affaires.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mes livres, et qu'il m'avait même cité, ce qui m'avait fait très plaisir.

Que les nombreux lecteurs qui m'ont témoigné leur intérêt soient ici remerciés. J'ai avec mon public une relation passionnelle. Le bonheur que j'éprouve à lire leur courrier n'est pas le fruit d'un bienheureux hasard, c'est la récompense d'un travail bien fait. Car le succès de mes livres n'est pas dû au hasard. En débutant dans la vie, je n'avais pas tous les atouts en main. Je n'étais pas d'une beauté parfaite. Je n'étais pas fils de star. Je n'étais pas un héritier. Je n'étais pas issu d'une famille d'écrivains ou d'éditeurs. J'étais un entrepreneur devenu auteur grâce à son travail et aux talents dont la nature avait bien voulu le gratifier. J'espérais être lu, mais je ne m'y attendais pas, en tout cas pas à ce point.

J'avoue avoir été le premier surpris par l'ampleur de mon succès.

A posteriori, j'ai compris pourquoi tout avait si bien fonctionné. Les journaux d'actualité avaient beaucoup parlé de moi, ils faisaient partie de mon public. J'avais eu le plaisir de contribuer à leur évolution, comme j'avais contribué à l'éducation de mes lecteurs en matière économique. À mes débuts dans l'écriture, il n'y avait quasiment pas de rubrique d'économie dans les grands quotidiens. La politique, les faits divers, la culture avaient toujours eu une place de choix, mais l'économie non. Il fallait acheter des journaux spécialisés. Aujourd'hui, *Libération*, *Le Monde*, *Le Figaro*, *Le Parisien* ont une rubrique consacrée à la Bourse, et certains jours de la semaine, il y a des suppléments de plusieurs pages dédiés à l'économie. Je rêve de lire des chroniques économiques dans les

journaux littéraires, car pour moi, la littérature et l'économie ne devraient pas être séparées de façon artificielle.

Dans les années quatre-vingts, j'étais un révolutionnaire à ma façon, une sorte de Che Guevara pragmatique lancé dans la jungle de l'économie libérale. Je touchais à un domaine explosif, fantasmatique, et rapidement, on s'est mis à confondre mes héros et ma personne. Je l'avais un peu cherché, il est vrai.

À l'époque, on aimait montrer des gens riches à la télé, comme dans *Dallas* et son univers impitoyable. Mais comment les gens faisaient-ils pour devenir riches ? Comment Sulitzer avait-il réussi ? On ne le savait pas. La richesse était comme une boîte noire. Mon idée consistait à expliquer les recettes. Mes lecteurs étaient guidés par un chef cuisinier (et pas par un critique gastronomique), ils assistaient à la préparation des plats les plus sophistiqués. Mes détracteurs disaient : « Paul-Loup Sulitzer fait l'apologie du fric et du monde de la finance sans foi ni loi ! » Mais c'est faux, totalement faux ! Les gens ne savent pas lire ou bien ils sont de mauvaise foi. Ce n'est pas parce qu'on évoque l'argent qu'on en fait l'apologie. Pour moi, l'argent n'avait jamais été une fin en soi. Quand ils lisaient *Money*, les banquiers suisses ne pouvaient pas se réjouir de mes propos, car ils étaient violemment critiqués, du moins ceux qui ne respectaient pas l'éthique la plus élémentaire !

Je ne suis pas le chantre du capitalisme sauvage, je suis témoin du capitalisme, ce n'est pas du tout la même chose. Je mets en scène le bien, le mal, le magnifique et l'immonde. L'argent est comme l'air que l'on respire. Il est parfois pur, parfois irrespirable. Chaque lecteur est libre d'en tirer les enseignements dont il a besoin pour comprendre le monde dans

lequel il vit, pour le meilleur et pour le pire.

Les petits intellectuels de salon des années quatre-vingts m'avaient fait un procès en sorcellerie parce que j'avais du succès. Tous m'avaient attaqué, y compris ceux qui me tapaient sur l'épaule au début en disant : « Ah, c'est mignon ce que tu fais, tu es gentil toi ! » Le jour où *Le Roi Vert* avait battu tous les records de vente, certains de mes concurrents s'étaient mis à me haïr. J'avais eu ainsi la preuve vivante que les écrivains étaient capables de raisonner en termes de concurrence et de parts de marché. Ils étaient tous des commerçants, qu'ils le veuillent ou non. *Le Roi Vert* avait dépassé les frontières immatérielles de Saint-Germain-des-Prés, il avait été traduit dans une cinquantaine de pays, dont la Chine, le Japon, le Brésil et les États-Unis. Cela n'avait pas plu aux besogneux dont les ventes ne dépassaient pas deux cents exemplaires. C'était bien naturel. Du coup, j'avais été calomnié, et de quelle façon !

Un jour, invité à une émission radiophonique, j'étais en retard et sur l'autoradio du taxi, j'avais entendu le présentateur qui disait d'un ton agressif : « On va recevoir un capitaliste, Paul-Loup Sulitzer. » Quelqu'un dont je tairai le nom a dit : « Je ne lirai pas ses bouquins, c'est de la merde. » Cela m'avait interloqué. Cette réflexion ne posait pas un problème de jugement littéraire (chacun ses goûts), mais un problème de logique. Comment pouvait-on ne pas aimer des textes qu'on n'a pas lus ? Une étiquette me collait à la peau : j'étais un méchant capitaliste, un spéculateur, un négrier, un immonde personnage. J'étais à tout bout de champ confronté à une image totalement fausse, celui du méchant de l'édition. Un exemple amusant : je fumais des cigares. Alors on disait de moi : « Tu as vu ce gros con qui fume des cigares, c'est un vrai capitaliste, ça se voit ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tiroir-caisse.

Mais comment ai-je rencontré Loup Durand ? Grâce à Albert Blanchard des éditions Denoël, j'avais lu un livre de lui qui s'appelait *Le Caïd*, une histoire authentique décrivant les mœurs de la mafia marseillaise, constituée de Corses, vivant du proxénétisme, de trafics en tout genre et de racket. C'était un livre passionnant, pétri d'humour noir. J'en avais trouvé la dramaturgie excellente. J'avais demandé à M. Blanchard, l'éditeur, de me mettre en rapport avec cet auteur si talentueux que je venais de découvrir. Entre nous, ça avait fonctionné tout de suite. Certaines rencontres arrivent au bon moment. Nous nous étions compris instantanément, dans une alchimie mystérieuse et réconfortante. Nous étions complémentaires. Nos rapports étaient intimes et passionnés. Nous avons presque le même prénom, nous étions prédestinés ! Notre collaboration était notre œuvre, notre œuvre était notre collaboration.

Intervenant sur une grande chaîne de télévision, au moment de l'affaire Pivot qui avait révélé au grand jour notre travail commun, Loup avait dit : « Ce qui se passe entre Sulitzer et moi, personne ne peut le comprendre. C'est l'harmonie, l'osmose totale. Je ne suis pas un nègre, je collabore avec lui, il collabore avec moi ». Il disait la vérité, toute la vérité.

S'il était encore en vie, il en approuverait chacune de ces lignes.

Loup Durand était un ami. Nous faisons du bateau ensemble, tout se passait très bien. Il est rare d'avoir un pareil ami dans le travail. Il m'admirait, je le respectais. Nos talents conjugués rendaient la littérature accessible au plus grand

nombre. Lorsque nous travaillions sur un manuscrit, nous discutons pendant des heures. Nous étions dans un autre registre que les autres auteurs. Nous étions à part, main dans la main, révélant au monde ce que personne n'avait jamais osé raconter jusque-là.

Si Loup avait été tout simplement mon « nègre », un mot que je réprovoque car il suinte le racisme, il aurait pu profiter de la situation. Il aurait pu me dénoncer ou/et devenir le nègre de tous les hommes politiques en vue.

À cette occasion, j'ai remarqué que la France était le seul pays où les hommes politiques publiaient des livres. Cette particularité amuse infiniment les Britanniques. Avec leur humour caractéristique, ils se demandent parfois comment des personnes aux responsabilités aussi lourdes peuvent trouver le temps et la concentration nécessaires pour écrire. C'est une excellente question, à laquelle je m'empresse de répondre : ils n'y arriveraient jamais seuls. C'est clair. Cette question pertinente n'est cependant jamais posée par les journalistes français aux ordres. Ils préfèrent mettre en doute l'intégrité d'un Sulitzer, entrepreneur privé, plutôt que de se montrer impertinents envers ceux qui occupent les palais de la République. Courageux mais pas téméraires, nos journalistes maison !

Loup Durand, mon complice, contrairement à bien des personnalités qui hantent les couloirs des maisons d'édition, était un homme honnête. Il détestait le mensonge et faisait toujours preuve de la plus grande fidélité. J'aimais Loup Durand, j'admirais Loup Durand, il était le frère que je n'avais pas eu ; il n'a été ni mon nègre, ni mon secrétaire. Il m'a aidé et

je l'ai aidé. Nous avons besoin l'un de l'autre. Nous aurions eu tort de rester chacun dans notre coin. Malgré mon talent de conteur et malgré la force créatrice qui me fait imaginer des histoires pleines de vie et de rebondissements, j'aurais eu les défauts de l'autodidacte si j'avais écrit sans l'aide d'un expert. Rédiger s'apprend, c'est une longue initiation. Notre public aurait été lésé. Loup Durand était un fin spécialiste de la langue française. Moi, j'étais un fin spécialiste du scénario. Je lui racontais des histoires magnifiques, puis nous les écrivions ensemble. Ça ressemblait à une belle partie de ping-pong. C'était rapide et léger, presque instinctif. Pas besoin de se renvoyer indéfiniment des brouettes de notes dispersées à mettre en histoire : chacun savait ce qu'il avait à apporter au roman. Les chapitres sortaient les uns après les autres de notre imagination à deux voix. Il existait un réel échange, une réelle communion entre lui et moi. Nous étions allés très loin ensemble. J'aime à dire que c'était une belle histoire d'amour sans sexualité. Oui, je vais jusque-là. Mon intimité a été dévoilée bien des fois au cours de ma carrière. Ayant connu la fortune et la réussite très jeune, j'avais appris à vivre dans la lumière des flashes et des caméras. J'aurais donc bien tort de faire preuve d'une sottise pudeur en décrivant la complicité profonde qui m'unissait à Loup Durand.

Comment Loup réagissait-il à tout le tumulte médiatique qui entourait mes livres ? Bien sûr, il n'était pas dans l'œil du cyclone (sauf chez Pivot !) – pas encore – et il voyait tout ça avec philosophie. Il me disait que l'important, c'était qu'on parle de moi. Plus on me critiquait, plus on me haïssait, plus on tournait en dérision mes livres – ou plutôt nos livres –, plus ils se vendaient. C'était le principal.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

classement des hommes et des femmes les plus riches du monde. Le public était avide de ce genre d'information. Quand un éditeur lançait un ouvrage parlant des gens riches, on me demandait souvent de faire la préface. Je devenais incontournable : dès qu'on parlait d'argent, on appelait Paul-Loup Sulitzer. J'étais l'expert le plus médiatisé des questions financières, une sorte de gourou de la finance, de grand manitou de la monnaie ! Et pas seulement en France, mais aussi en Belgique et en Suisse.

Certains voyaient en moi un illuminé, d'autres un visionnaire ou un prophète. Moi, je tenais bon. J'essayais de toutes mes forces de préserver ma clairvoyance.

Contrairement à ce qu'on avait essayé de faire croire, même si j'avais inventé le marketing littéraire, je n'avais jamais harcelé les médias. Les médias me harcelaient ! Je n'y étais pour rien. À côté de Nicolas Sarkozy, dont on a vu depuis qu'il était obsédé par son image jusqu'à la caricature, j'étais un petit garçon en culotte courte. Je n'avais jamais forcé les choses, j'étais resté moi-même, et la gloire était venue toute seule.

Dès 1983, j'avais annoncé dans les médias des événements que personne ne voyait venir. Et ces événements avaient eu le culot d'arriver quelque temps plus tard ! Un exemple : *Le Quotidien de Paris*, grand journal de l'époque aujourd'hui disparu, dirigé par le talentueux Philippe Tesson, m'avait demandé mon avis sur le prix de l'or. J'avais prévenu que ce prix allait monter de façon exponentielle pendant plusieurs années, et c'est ce qui arriva. L'or, valeur refuge contre l'inflation et toutes les autres pompes à capitaux, n'avait cessé de monter à mesure que l'incertitude gagnait les sociétés modernes. Ce

placement était devenu de plus en plus ren-table. On se demandait et on se demande encore où cette tendance s'arrêtera, les arbres ne montent pas jusqu'au ciel, mais ma prédiction s'était révélée exacte. Et puis une chose était sûre : en période de crise, on trouvait des actions de grandes sociétés dans les poubelles. De l'or, jamais. Dans le même *Quotidien de Paris*, j'avais incité les gens à acheter de l'immobilier à Paris. Le mètre carré valait à l'époque l'équivalent de 1 500 euros... Aujourd'hui, ce chiffre fait sourire. Un tel prix est impensable. Dans le 6^e arrondissement, les prix de l'immobilier ont décuplé.

Mes ennemis avaient beau essayer de me ridiculiser, je continuais à exercer mes dons de clairvoyance – et à tomber pile. Mon secret ? Un incroyable bon sens, une observation scrupuleuse des mouvements du monde, du flair et de la baraka : impossible à copier ! Encore un exemple des résultats de cette mixture explosive : dans mon dernier roman, *L'Empire du Nénuphar*, qui se déroule en Extrême-Orient, mon héros Franz Cimbali explorait le marché de l'art chinois ancien. Il était angoissé par la perte de valeur de tous les actifs financiers et même par la perspective d'un effondrement des prix de l'immobilier. Mais les Chinois qui le guidaient dans cet univers mystérieux l'avertirent : il y avait une valeur refuge, plus sûre que les billets de banque et plus sûre que l'or. Cette valeur, c'était l'art. J'avais écrit ce passage en février 2011, en Chine, je m'en souviens très bien. Le livre était sorti à l'automne, et depuis, que s'était-il passé ? La perte du triple A sur la dette américaine, la crise grecque, la crise irlandaise, la crise chapriote, la chute de toutes les monnaies (à part le franc suisse). Personne ne savait jusqu'à quand l'euro survivrait, mais chacun savait qu'une crise de l'euro entraînerait une crise du dollar. Pendant ce temps, les prix de l'art chinois ancien

s'envolaient : on voyait même certains records d'enchères sur les pages d'actualité de Yahoo. C'était sur ce marché que les capitaux se réfugiaient, comme je l'avais prédit.

Je m'intéresse à l'art chinois depuis très longtemps, c'est mon jardin secret. Je n'en avais jamais parlé dans mes livres jusqu'à *L'Empire du Nénuphar*, car il n'y avait pas encore de rapport entre ce merveilleux domaine et le western financier. Mais depuis la crise, les choses changeaient. Les nouveaux riches chinois redécouvraient l'art ancestral de leur pays. Certaines pièces, comme les céramiques du XIX^e siècle, d'époque Daoguang (1821-1850), ou même Guangxu (1875-1908), atteignaient des prix à six ou sept chiffres (en euros, en dollars, en livres sterling, peu importe), alors qu'il y avait dix ans seulement, on ne les considérait que comme des articles décoratifs sans grande valeur. Les livres d'art commencent tout juste à en parler.

Malgré les ventes extraordinaires de mes ouvrages, les magazines littéraires avaient persisté à superbement m'ignorer. Le Nouveau Roman avait vieilli. Les écrivains avaient disparu des lieux mythiques dont ils avaient fait la gloire. On ne rencontrait plus au *Flore* que des touristes un peu paumés qui traquaient le fantôme de Simone de Beauvoir, mais le snobisme d'une certaine presse survivait à tout. Je n'étais pas digne de leur haute jactance, fût-ce dans un article au ton négatif. Avec le succès, pour les magazines littéraires, j'étais devenu le pestiféré de l'édition. Pire que le diable ! Mais les grands journaux et magazines nationaux, *Paris Match*, *L'Express*, *Le Point*, *Le Figaro*, *France Soir Magazine*, Internet, eux, avaient fait largement écho à ce phénomène incroyable : des livres français faisaient exploser les chiffres de vente en librairie à travers la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En France, un écrivain qui gagne de l'argent est considéré comme un imposteur. Aux États-Unis, c'est un héros.

Pourquoi un écrivain n'aurait-il pas le droit de gagner de l'argent ? Cette image ridicule est construite et portée par les écrivains eux-mêmes. Le « grand écrivain », c'est celui qui souffre, qui pleurniche, qui n'a pas un euro en poche. L'histoire de la littérature regorge de ces images d'Épinal : Jean-Jacques Rousseau était entretenu par M^{me} de Warens aux Charmettes, Honoré de Balzac était criblé de dettes, Charles Baudelaire vivait d'expédients, Arthur Rimbaud crevait de faim dans les contrées désolées d'Afrique. Un écrivain qui gagne de l'argent, c'est louche ! Le premier livre de Julien Gracq s'est vendu à soixante-trois exemplaires, et l'auteur prétendait qu'au-delà de cinq cents, c'était de la mauvaise littérature. La France est prisonnière de ces images d'écrivains héroïques qui, tels les ermites cachés dans la montagne, mangent des racines pour survivre.

En 1986, mes livres sont lus et admirés par des millions de lecteurs. Certains écrivains vivent dans la misère, tandis que moi, je laisse une trace dans l'Histoire tout en gagnant beaucoup d'argent. Dans sa soupente, l'écrivain besogneux rêve d'avoir les femmes de Paul-Loup Sulitzer, les voitures de Paul-Loup Sulitzer, les appartements de Paul-Loup Sulitzer. D'où le déchaînement de haine à mon égard qui, je dois le dire, ne m'empêche pas de savourer mon bonheur : « les chiens aboient, la caravane passe ». Et le regard envieux des chiens sur le chef de la caravane est doux comme le miel !

J'ai donc été boycotté par la presse littéraire de l'Hexagone. Il était étrange que l'auteur le plus vendu de France n'ait pas

droit à une seule ligne dans cette presse spécialisée. On aurait pu au moins parler de moi comme un phénomène d'édition. En privé, certains journalistes disaient que j'écrivais de très bons livres, mais que mon personnage était insupportable, d'où l'omerta dont j'étais parfois l'objet.

Les coups sont venus par derrière. Saint-Germain-des-Prés est infesté de crocodiles. Et les crocodiles, tout le monde le sait, attaquent sans se faire voir, en plongeant au plus profond puis en remontant à toute vitesse à la surface lorsqu'ils détectent une proie. Ce phénomène de prédation est typiquement franco-français.

L'impact des chiffres de ventes pharaoniques qu'affichaient mes éditeurs, *in fine*, a eu pour effet de faire évoluer la société dans le bon sens. Aujourd'hui, un écrivain français qui vend n'est plus considéré comme un mauvais écrivain. On risque même de basculer dans l'excès inverse : certains mauvais écrivains qui vendent énormément se font passer pour des écrivains de génie.

Le Monde et *Libération* ont souvent parlé de moi. J'ai eu récemment une page entière dans chacun de ces quotidiens. Une page pleine d'ironie. L'ironie est un droit, mais les articles parlaient de mon parcours exceptionnel et non de mes livres. C'est un travers que j'ai toujours regretté.

Les États-Unis sont le pays des gagnants (*winners*). C'est un pays selon mon cœur. C'est là que j'aurais dû naître. Je le dis malgré toute la passion que j'ai pour la France. J'ai eu un appartement à New York, au 63^e étage de la Metropolitan Tower. J'adorais contempler, de la baie vitrée d'où je la surplombais,

l'énorme mégalopole étalée à mes pieds comme un fauve dompté, rutilante de lumières, vibrante de vie, qui jamais ne s'endormait. Ce qui fait de New York une ville humaine malgré son gigantisme, c'est le *melting-pot*, ce creuset travaillé sans cesse par une formidable énergie où se mélangent les races, les cultures, les musiques, les saveurs et les sonorités venus de tous les ailleurs... Seul Shanghai m'a procuré une telle excitation. Je me suis fait des amis fidèles à New York. Ils étaient prêts à tout pour moi, tant que j'étais là. Mais, « loin des yeux, loin du cœur », j'ai appris le sens de cet adage avec eux !

J'ai vécu une période de bonheur absolu : celle où, devenu un écrivain célèbre, j'ai parcouru l'intérieur des États-Unis. Il y a une photo de moi assis sur un bateau traversant le lac Powell en Arizona. Cette photo est une métaphore de ma découverte du Nouveau Monde.

J'adore l'Ouest américain, ce pays du début du monde, où l'on découvre, au milieu des défilés rocheux peuplés de monstres minéraux, les empreintes géantes des dinosaures tatouées dans la pierre ; ce pays où les Indiens emplumés de nos livres d'enfants jouent encore l'épopée du western dans leurs immenses tipis.

J'ai eu une maison en Arizona où la nature est encore vierge. Des Mormons m'avaient vendu un immense terrain d'où je pouvais admirer des espaces infinis jonchés de rochers cyclopéens, ocre ou pourpres selon les heures. Chacun de ces énormes blocs de calcaire ou de schiste portait un nom amérindien dont les rudes sonorités sorties de la gorge rauque des premiers enfants du pays me ravissaient... Malheureusement j'ai dû quitter ces terres intouchées avant d'avoir eu le temps de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

écrivain, d'après mes détracteurs, ne devait pas faire de publicité. Tout le monde, dans la société du spectacle, en a le droit : les sportifs, les chanteurs, monsieur tout le monde... mais pas les auteurs. On ne sait pas pourquoi, mais c'est ainsi. Quelle était cette loi absurde ? On me disait : « Camus n'aurait jamais vanté les mérites des stylos Waterman. » Je répondais tout simplement : « Camus, peut-être non, mais Sulitzer, oui. » Le modèle dont je faisais la promotion s'était vendu à cent mille exemplaires, comme un bon roman. Une fois de plus, je désarmais les critiques par l'usage du simple bon sens. Je faisais de la publicité, mais où était le problème ? Est – ce qu'un auteur a le devoir être pauvre ? Pourquoi seuls les éditeurs auraient-ils le droit d'être riches et de se préoccuper de la vente de marchandises ? J'ai même signé un contrat pour un parfum, *Hope* (« L'Espoir »), qui n'est jamais sorti. Puis j'ai lancé un agenda *Quo Vadis* que l'on a appelé *L'Agenda de la Réussite* ou *Le Sulitzer*.

Pour un entrepreneur moins ambitieux que moi, les produits associés à son nom auraient suffi à faire une véritable carrière. Pour moi, ils ne constituent qu'un épisode distrayant dans une vie d'aventures. Il y a eu une montre, numérotée en très petite série, conçue par Péquignet et signée Paul-Loup Sulitzer. Il y a eu les boules de pétanque dorées Paul-Loup Sulitzer pour les loisirs des grands de ce monde ; le téléphone Sulitzer commercialisé par Modulo-Phone, les assurances avec le contrat de la Norwich. J'ai eu aussi un contrat avec Balmain : j'ai fait le tour de la planète pour représenter les costumes de cette maison prestigieuse et j'ai eu droit en retour à l'équivalent de 300 000 euros par an. Côté féminin, Balmain avait choisi Isabelle Adjani. Les grandes marques choisissent les grands noms pour les représenter à travers le monde. J'ai également créé les jeux

Finance et *Citizen News*, les logiciels *Cash Flow* et *Market*, les vidéos *L'Argent c'est mon business* et *Votre argent vaut de l'or*.

J'ai participé à plusieurs films. Dans *Les Poneyttes* de Joël Le Moigne, j'incarne un vendeur de gadgets. Dans *Dancing Machine* de Gilles Béhat, je joue aux côtés d'Alain Delon, de Claude Brasseur et de Patrick Dupont. Dans *Mauvais genre* de Laurent Bénégui, je donne la réplique à Monica Bellucci. *Money* de Steven Hilliard Stern est inspiré de mon premier roman.

Mon aura dépassait très largement le domaine littéraire. La presse internationale ne cessait d'évoquer mes affaires florissantes, mes voyages internationaux, mes amours, mes rencontres avec les grands. Je passais sans cesse dans des reportages, je devenais un sujet de curiosité. Je participais à des émissions non littéraires, parfois avec des hommes politiques. Je me souviens de l'une d'entre elles, à la radio, avec Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy. Peu d'écrivains ont été exposés au public en compagnie de deux futurs présidents de la République. Des personnalités venaient vers moi, pour me demander conseil ou tout simplement pour bavarder avec quelqu'un qui n'avait aucun piston à leur demander. On savait que mon expérience de la réussite au plus haut niveau m'avait donné une certaine hauteur de vue.

Édouard Balladur m'a même contacté afin que je devienne la mascotte du Trésor public. C'était lors de la première cohabitation. À cette époque, la droite française avait essayé de s'inspirer du libéralisme qui réussissait si bien à Margaret Thatcher en Angleterre. L'expérience avait été de courte durée, le pari était audacieux. Pour faire ce pari, l'État avait besoin de

l'image charismatique d'un entrepreneur français. J'étais tout désigné. Les affaires, le spectacle et la création littéraire française, c'était tout à fait moi ! Dans des spots, j'incitais les gens à acheter des obligations du Trésor. Ces films sont passés sur FR3. J'ai été payé 150 000 francs (environ 22 500 euros). Compte tenu de la longue durée du tournage, cette rémunération n'avait rien d'extravagant, mais j'étais heureux de me mettre au service de l'équilibre budgétaire de mon pays.

Un peu plus tard, j'ai été contacté par Pascal Gruson, le directeur de la Sofipa, bras financier d'Elf. Il m'a annoncé qu'il voulait créer une banque appelée « Sulitzer Money », tout simplement. Nous en avons discuté en toute franchise. Comme mon héros, Cimbali, je monnayai ma participation. Je discute point par point de mes émoluments, car l'image des personnages publics est un produit comme un autre, une valeur de première importance dans la société de l'information. Ce n'était pas un « projet » abstrait. L'idée de Pascal Gruson était simple et parfaitement faisable : il s'agissait de créer un établissement pour attirer les riches clients. Une clientèle très haut de gamme. Mon nom avait été déposé dans une centaine de pays, à coups de millions. Hélas ! le scandale Elf avait éclaté, Loïk Le Floch-Prigent – que je ne connaissais pas – avait renoncé à tous ses projets financiers, et tout avait été mis en veilleuse. Heureusement j'avais été en grande partie payé, et je l'avoue : c'est le principal. *Money is money !*

J'avais été à deux doigts de réussir dans la banque, cela aurait été une nouvelle aventure, un joyau de plus sur ma couronne d'homme-orchestre. Mais un scandale totalement inattendu avait tout gâché, l'Angolagate. Pour qu'on puisse comprendre les origines de ce scandale, au-delà des quelques

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Homme de droite censé être très dur, il a eu le courage de se mettre en porte-à-faux vis-à-vis de son électorat le plus conservateur dans l'intérêt de son pays. On sait qu'il y a laissé sa santé. Il a eu une hémorragie cérébrale. C'est le lot de ceux qui se donnent sans compter... Je sais de quoi je parle, moi qui ai aussi subi l'assaut d'une attaque cérébrale.

J'ai également bien connu Yitzhak Shamir et Yitzhak Rabin, deux autres Premiers ministres remarquables, surtout le second, qui a signé les accords d'Oslo avec nos frères palestiniens, et qui, à cause de cela, a été assassiné par un extrémiste juif. Je garde un souvenir ému de mon voyage en Israël où j'ai été invité au moment de la sortie de *Cartel*.

À Jérusalem, je me suis recueilli sur la tombe de Robert Maxwell, magnat de la presse britannique, mort en tombant de son yacht au large des Canaries dans d'étranges conditions. Certains ont dit qu'il avait été tué par le Mossad, d'autres par les services secrets syriens. Je le connaissais, je l'avais rencontré à Antibes, et après sa mort, je me suis occupé de son fameux yacht, le *Lady Ghislaine*, d'où il avait chuté.

J'ai fréquenté des hommes politiques aux États-Unis, dans l'entourage de Ronald Reagan, ce très grand président dont on peut dire qu'il a gagné la guerre froide.

Mais à l'époque, on l'oublie facilement tant on aime me cataloguer à droite, j'aimais aussi fréquenter l'élite soviétique, ce qui prouve une certaine ouverture d'esprit : j'ai rencontré Gary Kasparov, le champion du monde d'échecs, un esprit universel qui s'intéresse à tout. C'est un homme d'action, pas seulement un génie de la combinatoire folle des échecs. Il

mélange les genres, un peu comme moi. Kasparov a fondé un parti politique et se bat pour les libertés publiques en Russie. Il a même apporté son soutien à des historiens qui cherchent à réévaluer l'histoire de l'Empire russe. D'après leur thèse, cet empire couvrait le même territoire que celui attribué aux Mogols. Je ne sais pas si ces théories historiques sont scientifiquement fondées, mais je trouve la curiosité intellectuelle de Kasparov très stimulante.

D'où me vient cette capacité à nouer des contacts avec les puissants de ce monde ? On m'a naturellement reproché de rechercher la compagnie des célébrités pour me faire mousser et me constituer un réseau de soutien. C'est ridicule. On oublie que les amis politiques passent régulièrement dans l'opposition, et qu'être de leur entourage devient régulièrement une charge ! À fréquenter de trop près les hommes politiques, on devient rapidement une cible pour la chasse aux sorcières.

En réalité, ma fascination pour les gens célèbres s'est développée très tôt, dans mon enfance, à Saint-Tropez. Un certain nombre de personnalités défilaient dans ce cadre privilégié. Pour moi, être admis dans l'intimité des personnalités connues du grand public était une chose agréable, aussi naturelle que l'éclat du soleil sur les toits des madragues de Saint-Tropez.

Je me souviens de Sean Flynn, le fils d'Errol Flynn, le fameux interprète de *Robin des Bois*, de *L'Aigle des mers* et de tant de films d'aventure qui m'ont fait rêver. Ce jeune homme passait très souvent près de chez nous avec sa moto. Il prenait des bains de minuit avec ma sœur Dominique. Sean voulait être correspondant de guerre. Son aventure s'est mal terminée, il est

mort au Viêt Nam, pendant la guerre, en plein travail, alors qu'il prenait des photos.

En 1967, j'ai rencontré Alain Delon lorsqu'il jouait avec Romy Schneider dans le film *La Piscine*. Le producteur avait loué la maison de mon père pour l'usage personnel de l'acteur. Delon a demandé en me voyant : « Qu'est-ce que vous faites ici ? » Je lui ai répondu que je voulais passer des vacances à Saint-Tropez ! Il m'a demandé où était ma chambre d'hôtel, j'ai dit qu'elle se trouvait dans la maison qu'il occupait. Il s'est exclamé : « Restez-y », et du coup je l'ai côtoyé pendant tout le tournage. C'était la première fois que je le rencontrais, j'avais une vingtaine d'années, et depuis, nous sommes souvent revus. Nous avons fait du bateau ensemble. C'était un sacré athlète. Un début d'amitié est né entre nous. Alain est quelqu'un de fidèle et il a une mémoire extraordinaire. C'est un personnage flamboyant. Gentil, sérieux et professionnel. Je l'ai revu de très nombreuses fois, même si nos carrières et nos voyages nous ont éloignés géographiquement. Nous sommes restés amis.

Un matin, j'étais à la terrasse de la Capilla et je vois arriver des gendarmes qui me demandent où est Alain Delon. Je dis que je l'ignore. Ils fouillent la maison. Puis ils inspectent le jardin, ils ont l'air de chercher quelque chose, mais quoi ? Muni d'un détecteur de métaux, ils inspectent le sous-sol. À un moment, près d'un pin, un gendarme dit : « Chef ! Chef ! il y a quelque chose ici ! » Ils creusent et découvrent... un cadavre. Le substitut du juge arrive, il dit que c'est bizarre d'avoir trouvé un cadavre à cet endroit. Soudain, j'entends un éclat de rire extraordinaire, un homme dit : « Le cadavre sous le pin, c'est un officier allemand tué en 1944, il a son casque, sa plaque, et son uniforme. Après le débarquement de Provence, ses copains ont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mélangeait à celle des fêtes de Noël. La réponse est simple : j'ai des liens profonds avec la Roumanie, à la fois par ma famille et par ma qualité de citoyen français. Mon père était d'origine roumaine, et la Roumanie est culturellement proche de la France, plus encore que les autres pays d'Europe de l'Est. Le français y est une seconde langue nationale. La Roumanie est un pays de culture et de langue latine, comme la France, et les habitants sont fiers de s'affirmer comme descendants des Romains. Dans les années vingt, on disait que Bucarest était le petit Paris de l'Europe de l'Est. Une grande partie de la beauté architecturale des villes du pays avait été détruite par la planification communiste.

Dans les années quatre-vingts, la mégalomanie du dictateur Ceausescu avait atteint des sommets avec la construction du palais du peuple, une montagne de marbre, un monstrueux bunker, dérisoire et inutile, le plus grand palais du monde. Pour exécuter ce projet ubuesque, le tyran avait fait raser un quartier entier de Bucarest. Le bâtiment n'avait jamais été achevé, mais le mal était fait. Bucarest était la seule ville au monde à avoir été rasée en temps de paix.

J'ai eu la chance de naître en France, pays riche qui avait su rapidement refaire sa prospérité après la ruine occasionnée par la guerre et l'Occupation. En revanche, le développement de la Roumanie avait été cassé par le rideau de fer et les lubies d'un autocrate. J'avais fait fortune en France. En voyant le peuple roumain, si misérable, se soulever avec un courage admirable, je me suis dit que je pourrais apporter ma pierre à l'édifice en entrant en contact avec les responsables des médias.

À la télévision roumaine, il n'y avait pas assez de moyens,

pas assez de magnétoscopes, de caméras... J'ai alors eu une idée. J'ai dit à Razvan Theodorescu et aux responsables de la télévision libre : « Il est inutile de donner des images de la Révolution roumaine à une agence de presse. Cédez-moi l'exclusivité sur ces images, je les placerai dans les médias internationaux et je vous rétrocéderai la moitié des profits générés par ces transactions. Au lieu d'enrichir les médias occidentaux, le peuple roumain bénéficiera de l'exploitation des images de sa Révolution. C'est justice. Et, vous pourrez enfin équiper votre télévision nationale. » Nous signâmes un contrat d'exclusivité : toutes les images de la révolution me seraient cédées en vue de leur diffusion dans le monde entier, 50 % du fruit de ces transactions reviendrait à la télévision roumaine.

J'avais signé cet accord à Bucarest en sachant que la révolution allait ouvrir une ère nouvelle, après une brève succession de violences. On me céda les images de Timisoara et des massacres. Puis j'étais rentré à Paris quelques jours avant la chute du « Génie des Carpates ». J'avais laissé le peuple roumain savourer sa victoire, j'étais parti avec la satisfaction d'avoir apporté ma contribution. Toutes les images de la Révolution m'appartenaient par contrat dûment signé. Les Roumains respectèrent scrupuleusement les termes contrat : je recevais régulièrement les images et je les distribuais. Je percevais les droits de diffusion qui allaient me permettre de lever des fonds nécessaires à la subvention des nouveaux médias libres de la jeune démocratie.

On connaît la suite. Après un discours au balcon du palais présidentiel, le Conducator s'était enfui en hélicoptère avec sa femme Elena, car les révolutionnaires avaient pris d'assaut son quartier général. On le cherchait partout. Il avait disparu.

On le saura plus tard, le couple présidentiel comptait se réfugier en Bulgarie ou en Iran. Cela en disait long sur l'état de délabrement de la relation entre Ceausescu et son peuple. En effet, la Bulgarie est le frère ennemi de la Roumanie. Les Bulgares sont un peuple de culture slave, qui utilise l'alphabet cyrillique, et a toujours été très proche de l'Union soviétique. Ce fut l'un des pays-frères les plus dociles de l'ère brejnévienne. Les Roumains ont longtemps eu peur que le leader bulgare Todor Zhivkov ne demande purement et simplement le rattachement de son pays à l'URSS. Cette annexion aurait eu l'effet de placer la Roumanie dans un étau, entre l'Ukraine soviétique au nord et la Bulgarie au sud... Zhivkov avait démissionné en novembre 1989. Ceausescu partait donc à l'aventure en terrain miné.

Mais la fuite du couple présidentiel avait échoué. Leur hélicoptère avait été pris en chasse par un avion des troupes rebelles, le pilote avait reçu l'ordre d'atterrir sans délai, il s'était exécuté, et Elena et Nicolas Ceausescu avaient été capturés.

Nous ne savions encore rien de tout cela en France.

Un matin, au petit déjeuner, un paquet m'arriva de Roumanie. Dans ce paquet, il y avait une cassette et un mot : « Regarde ça, tu n'en croiras pas tes yeux ! » Je plaçai la cassette sur mon magnétoscope, et je découvris, ébahi, des images du procès expéditif auquel avait été soumis le couple Ceausescu, suivi de leur exécution sommaire dans la cour d'une école. Le monde entier cherchait les fugitifs ! Et moi je détenais la preuve formelle qu'ils étaient morts, qu'ils avaient été exécutés. Le côté expéditif de leur procès m'avait quand même un peu choqué, mais le peuple roumain était débarrassé de ses bourreaux. Après

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Au début, je gardai mes distances avec ma belle-famille. Je n'étais pas intéressé par les propositions du père, je ne le « sentais » pas. Mon instinct ne m'avait pas trompé, mais je n'avais mené aucune enquête. Mes beaux-parents étaient très envahissants, ils voulaient s'occuper de tout, ce qui me gênait énormément. Je ne pouvais rester tranquillement avec Delphine, ils étaient sans cesse accrochés à nous. De véritables parents-ventouses. Leur attitude était celle du père et de la mère d'une adolescente. Ils avaient l'air de chaperonner leur fille. En réalité, ils s'intéressaient surtout à ma personne et à ma fortune.

Le 22 décembre 2000, le scandale de l'Angolagate me tombe dessus de manière inattendue. J'y reviendrai. Disons simplement ici que je suis mis en examen parmi les suspects d'un prétendu trafic d'armes à destination de l'Angola. Je suis soupçonné d'avoir reçu en espèces 1,2 millions de francs de la part de Brenco International, la société de Pierre Falcone et du Russe Arcadi Gaydamak. C'est à cause des Jacobson que je me retrouve dans cette histoire. Le père, Seymour Jacobson, m'a présenté à Arcadi Gaydamak, l'un des responsables du scandale. Avec l'éclatement de l'affaire, très médiatisée même pendant l'instruction, les rapports ont commencé devenir difficiles avec ma femme. J'ai senti que ses parents l'éloignaient de moi, comme si je représentais une menace.

Heureusement que mes deux jeunes fils étaient là. Dans mon malheur ils me consolait. Ils me rendaient la vie à peu près supportable. J'ai eu la force de continuer à vivre, mais je n'ai pas vu l'énorme mâchoire qui se refermait sur moi.

Neuf ans après le mariage, le conte de fées tourne au cauchemar absolu. Mon couple commence à se disloquer. Et le

clan Jacobson tout entier, père, mère, fille, frère et tutti quanti, tourne autour de moi, comme des requins, en cercles concentriques. J'étais le dindon de la farce, ou le pigeon, l'empereur même des pigeons !

J'ai donné de fortes sommes d'argent à ma femme, j'ai beaucoup aidé sa famille par mes relations. Mais brusquement elle m'a indirectement dénoncé au fisc en racontant des choses invraisemblables amplifiées par la presse. Un jour, je lui ai fait un virement très important sur un compte canadien. Dans les jours qui suivirent, elle a demandé le divorce en gardant l'argent. Et elle a osé porter plainte contre moi pour abandon de famille, alors que c'est elle qui m'a abandonné. J'ai toujours dit que j'aurais été ravi d'avoir été « abandonné » comme elle l'a été...

En ce qui concerne ce virement au Canada, je veux ici dire toute la vérité, car bien des histoires entièrement fausses ont été écrites à ce sujet.

Quand l'affaire de l'Angolagate a éclaté, j'ai été mis en examen. Et, même si je n'ai jamais été accusé de trafic d'armes, le très controversé juge Courroye était déchaîné contre moi et m'envoyait sans cesse des commissions rogatoires. J'ai compris que mes comptes bancaires allaient être saisis et j'ai eu peur que mes deux fils, dont l'un avait une santé fragile, connaissent un drame matériel. Mon épouse m'a supplié de les protéger. Pour lui faire plaisir mais surtout pour assurer une vie décente à mes fils adorés, j'ai effectué un virement d'environ 6 millions de dollars canadiens (près de 5 millions d'euros de l'époque). Ma femme a tout gardé après avoir demandé le divorce. Je suis tombé dans un piège grossier ! J'ai perdu plus de 6 millions d'euros, c'est-à-dire une très grande partie de la fortune amassée

grâce à mes droits d'auteur et à un travail harassant de consultant international. L'argent de toute une vie s'est envolé d'un seul coup !

Cela semble évident *a posteriori*, il n'y a qu'à découper selon les pointillés : ma femme aurait tout manigancé avec son père. Elle ne s'est peut être jamais souciée de l'avenir de nos enfants. Je n'en sais rien, l'avenir nous le dira. Ou alors elle a été abusée par son entourage. Ce qu'elle voulait, c'était annexer ma fortune sans avoir à rien partager. J'ai été abusé. De plus, Delphine s'est approprié des bijoux de ma mère, des tableaux et des meubles qui se trouvaient dans notre appartement. Tout ceci représente une valeur totale d'environ un million d'euros supplémentaires. Il n'y avait à notre domicile parisien ni meuble industriel, ni objet sans valeur, nous n'avions que des pièces uniques choisies sur les conseils des meilleurs experts.

J'ai saisi la Cour supérieur du Québec pour tenter de récupérer mon argent, mais ça n'a servi à rien. En mai 2004, à la barre du tribunal de Montréal, voici ce que j'ai déclaré : « En août 2000, au moment où éclate l'Angolagate, dans le seul but de protéger mes deux fils, je décide de mettre mes économies à l'abri aux Bahamas. J'ouvre un compte à la banque UBS de Nassau, ce qui est parfaitement autorisé, et j'y dépose les 6,55 millions de dollars canadiens. Je suis alors le seul détenteur de ce compte (appelé fiducie en droit bahamien). L'argent doit revenir en cas de décès à ma femme et à mes deux enfants. J'ai réalisé cette opération dans leur intérêt. Quand je suis officiellement mis en examen, ma belle-famille me presse de transférer l'argent au Canada, où, d'après elle, il sera en sécurité. Le Canada est la patrie de mon épouse, c'est là que sa famille prospère depuis de nombreuses années. Du 18 janvier au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

années quatre-vingt-dix, et la maintenance des anciens arsenaux était une charge écrasante pour un pays-continent qui cherchait son équilibre. L'Angola n'avait rien trouvé à redire non plus. En rachetant les armes, le président angolais dos Santos, avait mis fin à la guerre civile qui ensanglantait son pays. Je rappelle qu'il avait été élu démocratiquement, fait rare dans les pays en développement, qui mérite d'être cité.

Lors du procès devant le tribunal correctionnel de Paris, la Russie était absente. L'Angola avait pris fait et cause pour les prévenus, en utilisant des arguments juridiques. Pour le ministère public français, ces transactions concernant le transfert de matériels de guerre soviétiques vers l'Angola constituaient un trafic illicite d'armes. Le ministre de la Défense français, Hervé Morin, quant à lui, avait écrit dans une lettre datée de 2008 que le dossier était vide. « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà », disait Pascal au XVII^e siècle. Le grand penseur a toujours raison de nos jours, à ceci près qu'on ne regarde plus au-delà des Pyrénées mais au-delà de l'Oural.

D'ailleurs, que venait faire la France dans cette affaire russo-africaine ? Pas grand-chose : les avocats des prévenus avaient précisé qu'aucune arme n'avait transité par la France.

Alors pourquoi ce procès ?

Que cachait-il ? Cette petite question était bien la bonne : ce procès cachait quelque chose.

Pour tenter de faire la lumière sur cet inextricable embrouillamini, il faut ici s'en référer à l'histoire : en août 1991, un coup d'État est dirigé contre Mikhaïl Gorbatchev. Les

conservateurs communistes essaient de reprendre le pouvoir, ils échouent mais Gorbatchev ne réussit pas à rétablir son autorité. Il est déstabilisé par son rival Boris Eltsine, président de la Russie. Tout s'accélère, et à la fin de l'année 1991, l'arrêt de mort de l'Union soviétique est signé. La société change. Pour les hauts gradés de l'Armée rouge jusque-là favorisés par le régime, une question de taille se pose, comment survivre dans un État qui ne paye quasiment plus ses militaires ? La réponse est relativement simple à trouver : pendant des décennies, l'Union soviétique a accumulé les plus grands stocks d'armes de l'histoire du monde. Des caches d'armes sont édifiées dans des zones immenses réparties aux quatre coins de l'Empire, notamment dans la région de Sverdlovsk (Ekaterinbourg) à l'est de l'Oural, à l'écart des invasions éventuelles en provenance de l'Occident. Ces stocks constituent une véritable caverne d'Ali Baba. Dans le même temps de juteux trafics de drogue se sont développés en Russie et dans les anciens pays frères. Je souligne que les ventes d'armes provenant de l'arsenal soviétique et effectuées sous l'autorité de Gaydamak ont emprunté des circuits totalement distincts de ceux de la drogue. Il est certain que ces trafics existent et envahissent l'Europe avec leur marchandise de mort. Or on en parle beaucoup moins que de ces fameuses ventes d'armes, probablement parce qu'aucune volonté politique n'est assez forte pour les enrayer.

Évidemment, dans la Russie postsoviétique de 1991, une grande partie des armes et des munitions ne sert plus à rien. Pour les militaires de haut rang, la solution est toute trouvée : ils se mettent à vendre des quantités impressionnantes d'armes aux États qui en font la demande. Tout doit disparaître avant que le stock ne rouille ! Et le pays a besoin de liquide. On brade, bien au-dessous des prix du marché international des armes. Celui-ci

est un marché comme un autre, et, rappelons-le, la France est le deuxième exportateur mondial d'armes. Notre beau défilé du 14 Juillet sur les Champs-Élysées n'est autre que la vitrine de ces marchandises, les plus sophistiquées au monde, destinées au marché international.

Dans les années qui suivirent la chute de Gorbatchev, les bateaux de la flotte russe acheminèrent du matériel partout dans le monde, et notamment en Afrique. Cette fois les vendeurs étaient des personnes privées. On était passé en quelques mois d'un système totalement étatique à un système totalement chaotique, comme dans toute l'économie russe.

Dans ces années quatre-vingt-dix, le commerce des armes avait lieu dans un vide juridique complet. Le pouvoir central russe ne l'avait réglementé qu'à partir de 1995, et l'État avait repris les ventes en mains. La prolifération aurait pu avoir des conséquences bien pires, mais on estime qu'aucune arme nucléaire, bactériologique ou chimique n'avait été vendue dans ces années-là.

Un mystère demeurait quant à la provenance exacte des armes impliquées dans l'affaire de l'Angolagate. Arcadi Gaydamak, qui était chargé de récolter la marchandise, n'avait jamais révélé la localisation exacte des entrepôts. Je précise que les armes à destination de l'Angola avaient été vendues à un gouvernement reconnu par l'ONU. Tandis que d'autres États comme les États-Unis armaient en sous-main la rébellion angolaise, pourtant désavouée lors d'élections générales. Était-ce moralement inacceptable d'armer un régime comme celui du président dos Santos ? Les grandes démocraties occidentales n'hésitaient jamais à vendre du matériel de guerre à n'importe

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mondain. Et moi, j'étais payé par eux, j'ai été loyal ! »

À ce moment-là, le président Jean-Baptiste Parlos chercha dans ses dossiers les procès-verbaux rédigés pendant l'instruction.

« M. Falcone, étiez-vous satisfait des prestations de M. Sulitzer ?

– C'est très difficile de répondre », rétorqua l'homme d'affaires après un long silence.

J'ajoutai que j'ignorais tout du commerce d'armes :

« Pour moi, M. Falcone était un homme d'affaires international. Je ne pensais pas du tout qu'il faisait du trafic d'armes. »

Répetons-le une dernière fois : mon seul tort avait été de ne pas déclarer les sommes perçues à l'administration fiscale. Je n'avais été à aucun moment impliqué dans l'achat et la vente d'armes, et d'ailleurs, je n'avais pas été mis en examen pour ça. « Je suis victime de mon image », ai-je dit l'après-midi du 2 mars à l'adresse du président Parlos après la plaidoirie de mes avocats.

Dehors, le temps était clair, ensoleillé, quasi printanier. Ce jour-là allait-il marquer la fin d'un long cauchemar commencé huit ans auparavant ? J'étais accusé d'avoir touché l'équivalent de 300 000 euros de Pierre Falcone, pour une mission qui, selon mes accusateurs, « se résumait à rien ». Une fois de plus, entouré de mes deux avocats Maîtres Martine Malinbaum et Hervé Témine, j'avais tenté de me justifier. J'avais fait ce qu'on appelle

aujourd'hui du *lobbying* auprès des médias dans le but de restaurer la réputation de M. Gaydamak, atteinte à l'époque par de vilaines rumeurs.

En ouvrant la plaidoirie, Maître Martine Malinbaum utilisa le mot « cataclysme », ce qui était tout à fait pertinent, car ce procès avait littéralement bouleversé ma vie. L'avocate avait rappelé que l'exposition médiatique de mon nom à l'occasion de cette affaire était « attentatoire à (mon) honneur » et avait détruit des années d'efforts. Elle avait énuméré les dégâts irréparables survenus dans ma vie, dont certains sont directement liés au procès : le départ de mon épouse qui a emmené mes deux enfants, occasionné indirectement la faillite de la société PLS International, la condamnation à six mois de prison avec sursis pour sommes non déclarées au fisc, l'interdiction de voyager, les redressements fiscaux disproportionnés, mon coma diabétique en 2002, mon accident vasculaire cérébral en 2003 qui avait failli me tuer. Aujourd'hui, je vivais de ma pension de retraite, sans aucun patrimoine.

Le procureur avait requis contre moi 18 mois de prison avec sursis et 250 000 euros d'amende. Martine Malinbaum souligna la dureté du réquisitoire puis insista sur le fait que j'avais déjà été condamné par la justice, en juin 2005, pour avoir dissimulé mes commissions au fisc. Or on ne punissait pas deux fois un homme pour les mêmes faits.

« La qualification de recel d'abus de biens sociaux ne tenait pas, déclara Hervé Termine, puisque je n'étais pas au courant, à l'époque, des activités de mes employeurs. Je ne m'occupais que de leur image, pas de celle de leurs clients. Pourquoi mon contrôle judiciaire n'avait-il pas été levé ? Pourquoi mon

passport n'avait-il pas été rendu ? La gravité du délit était pourtant dérisoire. Aurais-je dû refuser d'être payé ? En tout cas les sommes touchées n'ont rien à voir avec un recel d'abus de biens sociaux. »

Lors de ce procès, mon image de financier tout-puissant s'est retournée contre moi. À part l'infraction fiscale que je ne contestais pas, je n'avais rien fait d'autre que mon métier !

Le 27 octobre, le verdict fut rendu.

Quinze mois de prison avec sursis et 100 000 euros d'amende.

L'amende peut sembler élevée, et elle l'est dans l'absolu. Mais ce montant est modeste comparé au préjudice financier qu'a occasionné mon immobilisation. Cette affaire m'a privé de la plupart de mes revenus en brisant ma carrière de consultant.

Aujourd'hui, je vis retiré dans le monde des livres, soulagé que cette pénible affaire judiciaire soit terminée, mais meurtri par la dureté du tribunal et un manque à gagner de plusieurs millions d'euros.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mettre en scène le confort dans lequel je vis, je crée des romans qui sont la clé d'un savoir précieux pour un monde nouveau.

À défaut de maîtriser le destin, maîtrisons la complexité.

AMIS, CONNAISSANCES, RENCONTRES...

ABRAMOVITCH Ariane

AIDI Docteur

AL FAYED Mohamed et Dody

ALAMO Franck

ALEXANDROV Constantin

ALLAGON Jean-Jacques

ALLARD Alexandre

ALLIAGAS Nikos

ALONE Famille

ALTENBURGERG Gilette

AMALRIC Laurent

AMBIEL Dominique

AMOUYAL Prosper

ANCONINA Richard

ANDANSON James

ANGELI Daniel

ANKA Paul

ANNESTY

ANTHONY Richard et Alexandre

ARDISSON Thierry

ARNAUD Bernard

ARTHUR

ATTALI Jacques

ATTIAS Cécilia

AUGIER Jeanne

AUPETIT Jacques

AVICE Patrick

AZNAVOUR Charles
AZOURI Perla

BAINVILLE Charles
BAKIAN Grégory
BALLANDE LOUIS
BANIER Michel
BARBELIVIEN Didier
BARCLAY Caroline
BARCLAY Eddy
BARDET Valérie
BARDOT Brigitte
BARIL Paul
BARJOT Frigide
BARRAULT Marie Christine
BARRE Raymond
BARTOLOME Claude
BAUSSART Fabien
BEAUDECROUX Jean-Paul
BEAUDIS Dominique
BEAUFILS Vincent
BECAUD Gilbert
BEGDEBEDER Frédéric
BELKESSA Malik
BELKESSA Malik
BELLENS Didier
BELLER Georges
BELLUCCI Monica
BELMARRE Pierre
BELMONDO Jean-Paul
BELTOISE Jean-Pierre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

VILLENEUVE Charles
VOLCKER Bernard

WAYAFFRE Hubert
WEBER Bernard
WEBER Francis
WEBERMAN Brigitte
WEIZMAN Davis
WERMUS Paul
WIESEL Elie
WILLIAMS Alain
WINTER Ophélie
WOOD Nathalie

YEUTTER Clayton
YORK Mickael

ZARAI Rika
ZERBIB Frères

J'ai eu les honneurs de la couverture d'*Entreprendre* en 1985, après Bernard Tapie et Jean-Claude Decaux à l'occasion d'un entretien avec Robert Lafont, fondateur de la revue et directeur du dernier groupe de presse indépendant de France. Ce groupe, *Lafont Presse*, coté sur Euronet publie quatre-vingt magazines parmi lesquels *Jour de France* où je tiens une chronique mensuelle sur les meilleurs évènements qui émanent des milieux politique, économique ou artistique.

« Avec Paul-Loup, nous avons tout de suite été d'accord pour défendre l'esprit d'entreprendre et la prospérité pour tous, et nous ne sommes pas si nombreux à le faire en France.

D'ailleurs, j'ai rencontré dans ma vie des centaines de créateurs n'ayant dit avoir été motivés par l'esprit de réussite véhiculé par ses livres. Enfin, Paul-Loup réussît à avoir des interviews exclusives et avant tout le monde. Ainsi récemment, le dernier a été celui de Ziad Takkiedine dans *Entreprendre* où le sulfureux homme d'affaires libanais a fait d'importantes révélations.

Éditeur de magazines tels que *Jours de France*, *Entreprendre*, *Le Foot*, *L'essentiel de l'auto*, *Maison Décoration*, j'ai toujours été impressionné par l'acuité et l'étendue des informations et relations que Paul-Loup dans tous les milieux, et pas seulement politique ou économique. Pour moi, c'est un homme réaliste et visionnaire, parfois caricaturé, mais qui réussit à se relever tout seul et sans aide. En cela, il est bien à l'image d'*Entreprendre*, un message d'espoir pour tous ceux qui veulent croire en eux. »

Robert Lafont

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER – SAINT-TROPEZ MON AMOUR

CHAPITRE II – LE PLUS JEUNE PDG DE FRANCE

CHAPITRE III – COMMENT J’AI BRISÉ LE TABOU DE
L’ARGENT

CHAPITRE IV – L’INVENTION DU WESTERN FINANCIER

CHAPITRE V – SULITZER ÉCRIT-IL SES LIVRES ?

CHAPITRE VI – LES SENTIERS DE LA GLOIRE

CHAPITRE VII – MONSTRE SACRÉ ET ÉCRIVAIN
PLANÉTAIRE

CHAPITRE VIII – AMIS DES GRANDS DE CE MONDE

CHAPITRE IX – DE BUCAREST À LA PLACE ROUGE

CHAPITRE X – MA VIE PRIVÉE – UN ROMAN DE
SULITZER

CHAPITRE X – ANGOLAGATE, UN PROCÈS POLITIQUE

CHAPITRE XI – LE TEMPS DE LA SAGESSE